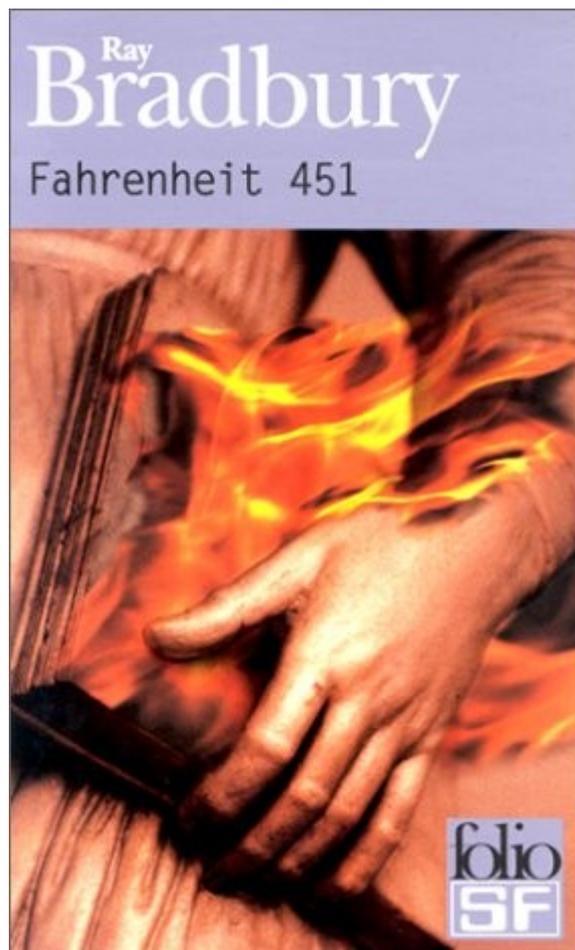


Fiche de Lecture

Fahrenheit 451

Ray BRADBURY

Édition Folio SF



Année 2013 - 2014

Sommaire

Biographie de l'auteur.....	3
Postulats.....	4
Hypothèses.....	5
Démonstration.....	6
Résumé de l'ouvrage.....	12
1er partie : Le foyer et la salamandre.....	12
2e partie : Le tamis et le sable.....	17
3e partie : l'éclat de la flamme.....	19
Principales conclusions et critiques.....	22
Actualité de la question.....	23

Biographie de l'auteur



Raymond Douglas « Ray » Bradbury, naquit le 22 août 1920, dans la ville de Waukegan aux États-Unis d'Amérique.

Issu d'un milieu modeste, avec un père technicien et une mère immigrée, Ray, lit et écrit dès son plus jeune âge. Sa famille s'installe à Los Angeles durant l'année 1934.

Intégrant l'école secondaire de Los Angeles, dans laquelle il fait partie d'un club de lecture dramatique, il en sort diplômé en 1938. C'est à ce moment qu'il commença à écrire des nouvelles de science-fiction, publiées dans des fanzines, sa première nouvelle étant Script, à l'âge de

17 ans.

Sa rencontre avec Robert A. Heinlein, au « Los Angeles Science Fantasy Society » lui permet de se faire connaître en tant qu'écrivain, dont il fait définitivement son métier en 1942. Son premier livre, Dark Carnival, une collection de courts récits, est publié en 1947 par Arkham House, ce qui lui ouvre les portes du succès pour la décennie suivante

La même année, il se marie avec Marguerite McClure. Il aura quatre filles et huit petits enfants.

Il obtient la consécration dans les années cinquante avec une publication internationale de ses Chroniques martiennes en 1950, puis l'Homme illustré l'année suivante. En 1952, EC Comics publie l'adaptation en bande dessinée de deux de ses nouvelles. De nombreuses autres seront par la suite adaptées en bande dessinée jusqu'en 1954.

C'est en 1953 qu'il publie son plus célèbre roman Fahrenheit 451, mettant en scène une vision du monde dans le futur dans un contexte après-guerre Froide. Le roman fut adapté en 1966 au cinéma par François Truffaut.

Après les années 50, la fréquence d'apparition de ses romans devient plus faible. Il s'essaie à des genres nouveaux tels que le théâtre en 1963 avec Café irlandais, et un roman La foire des ténèbres.

En 1970 il publia Je chante le corps électrique et en 1972, une autre pièce de théâtre : Théâtre pour demain... et après.

Après une longue pause, il reprend une production régulière, à partir de 1986, avec La solitude est un cercueil de verre et La Baleine de Dublin en 1993.

Ray Bradbury meurt le 5 juin 2012, à 91 ans.

Il reste une référence du genre de l'anticipation, réputé pour son franc-parler. Lui-même ne se définissait pas comme un auteur de science-fiction, mais comme un écrivain touchant à tout.

Son seul roman de science-fiction, selon lui, est Fahrenheit 451, même s'il est basé sur la réalité. Il définissait ainsi la science fiction : c'est « une description de la réalité [alors que] le fantastique est une description de l'irréel »

Postulats

L'utopie se définit comme une construction imaginaire et rigoureuse d'une société, qui constitue, par rapport à celui qui la réalise, un idéal ou un contre-idéal. La contre-utopie, elle, représente l'inverse.

Fahrenheit 451 peut être qualifié d'utopie en apparence puisque les individus se trouvent être dans un régime qui vise le bonheur de tous.

Toutefois, la réalité du système est plus complexe : sous cette apparence de bonheur, un système totalitaire se cache. Cette société opprime la dissidence en imposant une démarche de vie, réduit les facultés cognitives des individus, et interdit la réflexion au nom de l'objectif ultime.

Bradbury, tout comme G. Orwell, est un contemporain du nazisme et du communisme.

Lors de la rédaction de ce livre, nous nous trouvons en pleine période de Guerre-froide, et plus précisément, aux États-Unis, de maccarthysme. C'est dans ce contexte de très vives tensions, intérieures et internationales, entre deux grandes doctrines, le communisme et le capitalisme, que le livre trouve sa source.

Bradbury essaye de nous faire prendre conscience que nous ne devons pas détruire nos cultures et nos différences dans le but de concevoir un régime politique visant la diffusion d'un bonheur normalisé pour tous.

Ainsi, la combustion des livres n'est qu'un moyen d'appuyer ses dires. En effet, ce ne sont pas les livres qui sont importants mais ce qu'ils contiennent : la faculté d'éveiller son âme à elle-même et aux autres.

Hypothèses

À la lecture de l'ouvrage, nous pouvons faire ressortir ces hypothèses :

L'hypothèse principale s'expose ainsi :

La société capitaliste peut facilement sombrer dans le totalitarisme

En effet, la société décrite par Bradbury est décrite comme une société de consommation à excès, violente, au sein d'un monde aux apparences égalitaires, dans laquelle le bonheur est l'objectif principal des individus, aidés par un système totalitaire qui favorise la loi des minorités.

Cette hypothèse se décline en plusieurs volets autour du thème du livre :

- Une volonté du peuple
- L'organisation du régime totalitaire
- Le feu : source de maintien du régime

La seconde hypothèse peut se décliner de la sorte :

Il existera toujours un espoir de voir l'Homme reconnaître ses tords et revenir sur ses défauts.

Face aux erreurs passées, la société et les citoyens qui la composent ne sont pas perdus. En effet, il existe, et existera toujours des « marginaux ». Ces derniers trouveront des moyens pour ne pas être étouffés par le système, et être présent lorsque le peuple souhaitera revenir sur ses défauts. Les facultés cognitives de l'être humains doivent être stimulées pour permettre le développement personnel et, ainsi, l'accès à un réel état de bonheur.

Démonstration

Les sources des régimes totalitaires sont avant tout à rechercher dans les volontés des individus, quel que soit le régime dans lequel ils évoluent, volontés ensuite appropriées par un groupe ou une personne.

Le changement peut prendre racine dans différents problèmes (économiques, sociaux, technologique...). Ce qui est le plus frappant dans Fahrenheit 451, c'est que, à l'origine, la société de base se trouve être un régime capitaliste, et plus précisément la société de consommation américaine d'après-guerre. En effet, c'est l'avènement des phénomènes de masse qui a été le point le plus important dans ce processus de changement.

Cette société emporte avec elle la profusion de biens, tant matériels, qu'immatériels, accélérant ainsi la société. La diffusion de l'information et du savoir, avec son accès, a été facilitée. Du fait de l'augmentation de la vitesse, il a fallu résumer toujours plus les idées, faire des résumés de résumés et ainsi de suite.

Les individus se sont alors mis à rechercher en premier lieu leur bonheur individuel et matériel. Pour cela, il a fallu mettre au point une égalité stricte et des substituts aux formes de bonheur psychologique (en opposition au matériel).

Cependant l'égalité recherchée n'est pas légale, comme nous la connaissons aujourd'hui, mais bien matérielle et surtout idéologique.

Il s'est alors posé la question de la pertinence des informations à véhiculer, sachant que le temps de chacun est compté. En effet, lorsque tout le monde peut accéder à une information subjective, telle qu'un livre, la subjectivité et le point de vue peuvent déranger. C'est le cas par exemple pour les campagnes de préventions du tabagisme qui nuisent aux fumeurs : la solution la plus directe est de les supprimer.

Nous assistons alors à l'avènement d'une dictature des minorités « lésées » qui oppriment par conséquence la majorité.

Effectivement, plus une population grandit, plus elle compte de minorités. Or il ne faut pas choquer les minorités, ni se mêler à elles, car elles essaient de se démarquer pour survivre dans la société. C'est à ce moment que les auteurs et les écrivains qui porte un jugement subjectif ont arrêté d'écrire, ce qui eu pour effet de pacifier la société. Sans dialogue il ne peut y avoir de conflits. Les livres et magazines orientés ont cessé de se vendre au profit des magazines généralistes, et des bandes dessinés. Les minorités ont ainsi été amenées à gouverner la majorité.

Pour arriver au but ultime, les individus ont cessé de lire. La recherche et la destruction des livres n'est qu'une prétexte car les livres ne sont qu'un recueil d'avis divergeant. De part leur nature même, ils se mettent à déranger les individus car ils ne peuvent intéresser et satisfaire tout le monde. De plus, ils créent un sentiment de frustration car les personnages des livres ne sont pas

ressemblant avec la réalité, ils sont fictifs, nourrissant ainsi les rêves et donc certaines frustrations. Mais ce ne sont pas seulement les livres que les individus ont cessé de s'approprier, c'est aussi tout ce qui peut déranger d'une quelconque manière que ce soit.

Enfin, cette vision d'égalité des individus est poussée à son paroxysme lorsque tout ce qui n'est pas source de bonheur, ou de réjouissance certaines, se trouve rejeté. La mort (et avec ça, les morts et leurs souvenirs) est elle-même rejetée, car elle entrave le bonheur des individus, créant de la mélancolie et de la peine. La destruction des souvenirs et par extension des cultures peut alors prendre place et mener les individus vers une acculturation voulue.

On assiste donc à un nivellement par le bas des exigences des individus au nom de l'égalité. La volonté du peuple est à l'origine d'un échange entre la liberté de pensée avec l'égalité matérielle.

On entre alors dans une boucle sans fin car, pour duper l'esprit qui recherche toujours plus à s'échapper de cette fermeture intellectuelle, la société augmente encore plus la vitesse de diffusions des informations. En assommant l'esprit de « faits », de chiffres, il le rend inoffensif, l'endort, l'empêche de se concentrer sur un sujet et ses idées sous-jacentes. Les sources d'information sont multiples : elles vont de la publicité, aux programmes télévisés personnalisés avec la « famille », en passant par l'obligation d'être attentif à sa conduite du fait des excès de vitesses.

Toutefois, pour que ce système soit viable dans le temps et l'espace, la société a dû se doter de moyen de répression pour contraindre les individus à suivre cette philosophie de vie : c'est le régime totalitaire.

L'organe suprême qu'est l'État a répondu à la volonté du peuple, du fait même de sa raison d'être (obéir à la majorité). Il ne faut pas oublier que la réforme n'étant pas venue du haut mais du bas de la société, du peuple.

Un régime totalitaire se base sur différentes hypothèses selon Hannah Arendt.

Il regroupe un État avec un seul parti unique, qui condamne la dissidence, en sabotant et détruisant les liens sociaux. Par cela, il conduit à la réduction de l'existence de l'individu en tant qu'être, pour créer une dévotion totale envers le Chef. Ce dernier, en contrepartie promet un « paradis ». La terreur ne fait son apparition que lorsqu'il n'existe plus d'opposition au régime. Enfin, ces régimes ont besoin de toujours définir un nouvel ennemi, pour occuper le peuple et le rallier à sa cause.

Le régime décrit dans le livre répond à ces critères avec des nuances qui lui sont propres.

L'organisation du régime se base sur une classe dominante absolument invisible pour les citoyens, classe supérieure non contestée par ailleurs. En réalité, tous les organes de l'État se cachent des citoyens dans le but d'assurer leur bonheur.

Une seule exception est à noter : celle des élections. À cette occasion, les individus doivent élire un président pour gouverner. Toutefois, elles sont truquées car le choix se fonde sur deux individus totalement antagonistes : une personne noble, ayant du charisme ; contre un individu petit, qui

n'inspire pas la confiance.

Le gouvernement simplifie de fait la vie des citoyens en ne leur offrant, non pas un choix à faire entre deux personnes, mais aucun choix moralement acceptable. Ce mécanisme œuvre à l'apaisement des esprits et la recherche du bonheur.

Il justifie aussi sa présence en transformant l'histoire à son avantage. Il essaie d'inculquer aux individus l'absence de passé et de futur pour les conditionner dans le présent, le temps du bonheur. Par exemple, les pompiers ont toujours été présent pour allumer les feux depuis la colonisation de l'Amérique et les maisons ont toujours été ignifugées.

Pour condamner la dissidence, l'état fait appel à une police secrète, dont les pompiers ne sont que la partie visible mais que les individus craignent. La police surveille les individus, repère leurs déplacements et enregistre leurs faits et gestes. Elle dispose en outre d'un outil remarquable de traque, de mort et surtout de peur : le Limier-robot.

Face à la pression de la police secrète, mais surtout de la délation des voisins, ne pas rentrer dans le moule est immédiatement détecté et surveillé.

Pour assouvir encore plus les individus à la cause étatique, les liens sociaux sont détruits. Ainsi, la société retire aux individus leurs enfants le plus tôt possible. En effet, la structure familiale est vue par l'État comme disposant d'un pouvoir de destruction énorme sur l'embrigadement de la société. La famille est plus puissante que l'environnement extérieur et le gouvernement s'en méfie. Elle peut influencer le subconscient et permettre la réflexion tant redoutée.

Le sport et l'école sont deux autres moyens de détruire les liens sociaux. Ils privilégient l'esprit d'équipe et l'abandon dans sa volonté personnelle au profit du groupe. La scolarité, à l'image de la société n'apprend plus à réfléchir mais apprend des « faits ». Il ne faut pas chercher le « comment » des choses mais le « pourquoi ».

En parallèle, l'État a développé des programmes télévisés visant à s'introduire dans la vie privée. En cela, il contrôle toujours les individus dans le lieu le plus privé, celui où ils doivent trouver la paix de l'esprit pour prendre du recul sur le monde extérieur. En continuant de noyer les citoyens sous une masse d'images et d'informations, il empêche le subconscient de ressortir et de dire « stop ! ». La démarche va encore plus loin car elle intègre des éléments visuels et sonores qui donnent l'impression d'être avec les gens que l'on aime : la « famille ». Ce substitut aux discussions met les individus sur les rails d'une pensée codifiée, et acceptée par la société.

Enfin, les liens d'amour et sexuels n'apparaissent plus dans cette société. La conception d'enfant rebute certaines femmes, et celles qui en ont ne veulent pas s'en occuper. Les relations amoureuses se trouvent vidées de leurs substances, de sorte qu'ils ne semblent plus possibles de trouver deux amants sur terre.

La transformation du citoyen en tant qu'être dévoué à un chef est moins appréciable dans cette forme de société dans le sens où ce régime totalitaire n'a pas de visage : il est issu de la volonté du peuple. L'être qui gouverne et incarne ce régime se trouve en réalité être le peuple : il s'obéit à lui-même. Toutefois, on trouve de nombreux exemples d'obéissance actives et aveugles à la police. c'est le cas par exemple des délations de voisins disposant de livres, ou encore lors de la traque de Montag à la fin du roman.

Enfin, la dernière caractéristique de cet État totalitaire est la promesse d'un paradis, d'un monde parfait. En l'espèce, ce monde se trouve être celui que les télé-écrans projettent durant toute la journée. C'est un univers factice, dépourvu de réalité, où tous les protagonistes sont heureux et gentils avec l'agent devenu plus acteur de sa vie créée de toute pièce.

Cependant, pour répondre à l'égalité voulue et la paix d'esprit, l'État ne peut tolérer qu'un seul individu vienne perturber le bonheur des autres. C'est pour cela qu'un régime totalitaire s'est développé, avec la bénédiction des citoyens, obéissant à une organisation stricte et un contrôle des individus.

La société est totalement dévouée, sauf quelques rares individus, au gouvernement. Ainsi, le travail des pompiers provient exclusivement des délations. Le contrôle des individus et sa surveillance se fait ouvertement par les citoyens eux-mêmes, l'État n'ayant qu'à constater pour punir. Les individus soutiennent l'État quand il annonce la guerre, et le croient quand il déclare qu'elle sera courte. De même, quand la police demande à tous de se mettre à la porte de chez lui pour l'aider dans la capture du fugitif Montag, les concitoyens se font un devoir d'aider l'organe répressif.

Tous les individus déviants, c'est-à-dire ceux qui osent s'opposer à la société, sont mis à l'écart. De fait, les personnes ayant été découvertes avec des livres chez eux sont envoyées dans un asile, car atteint de folie. Les personnes n'ayant pas commis de crime à proprement parler, seulement le fait de réfléchir, sont suivies par des psychologues et encadrées de près par la police.

Les lois pénales contre la déviance font l'objet de très lourdes sanctions. Par conséquence, l'être humain ne respectant pas les vitesses minimales sur l'autoroute se trouve incarcéré deux jours. À l'inverse, des actes difficilement acceptables dans nos sociétés, tels que le meurtre, sont admis si ils ont vocation à calmer les « individus ».

Le feu devient alors la solution pour régler tous les problèmes *in fine*. En effet, il se compose de deux effets différentes et complémentaires en répondant aux attentes des citoyens : déresponsabiliser l'action humaine et tendre vers le mouvement perpétuel.

Dans son premier rôle, il permet aux individus d'être heureux dans le sens où ils deviennent responsables de rien, ils n'ont pas le poids de leurs actes, notamment la culpabilité, à porter. Si quelque chose (une idée, une personne, une pensée, un souvenir...) gêne, il faut le détruire.

Dans son second rôle, le feu approche une chose que l'Homme recherche depuis toujours : l'éternité. Le feu, s'il est toujours alimenté, ne s'éteindra pas. Il est de ce fait assimilé au bonheur éternel que les gens recherchent tant.

Le rôle des pompiers arrive ensuite. En maîtrisant la destruction des « choses » par le feu, les pompiers jouent un rôle d'uniformisation de la société. En détruisant les idées dissidentes, mais surtout par l'imposition d'une seule et unique pensée, l'être humain ne peut que y adhérer.

Le pouvoir du feu ne s'arrête pas là, il prend possession des individus, il les intrigue, les marque. En brûlant de nuit les livres, il s'imprègne dans les mémoires comme une chose puissante aux ordres d'un pouvoir supérieur.

Toutefois, le feu n'est pas la seule source de destruction : les individus se brident eux-mêmes. Ainsi des lieux communs pour nous ont disparu (comme les vérandas) sous prétexte qu'ils ne convenaient pas à la recherche du bonheur, ou plus précisément, qu'ils permettaient la réflexion.

Le feu n'est qu'un moyen de destruction, la vraie destruction vient des individus eux-mêmes, de leur auto-combustion.

Heureusement...

Il existera toujours un espoir de voir l'Homme reconnaître ses tords et revenir sur ses défauts.

L'espoir provient de deux facteurs. L'esprit recherche l'épanouissement, malgré une société qui l'opprime. De plus, les possibilités de revenir à un état supérieur de développement personnel existent.

L'esprit humain recherche, malgré les entraves qui pèsent sur lui, la réflexion et la liberté.

Tout d'abord, le roman est plus rempli de personnes ayant lu que de personnes « ignorantes ».

De plus, il est courant que des pompiers, Hommes étant le plus proche des livres, se mettent à lire des livres.

En parallèle, la réaction de certaines personnes, notamment les femmes invitées dans le salon de Montag par sa femme, face à la poésie, malgré leur rejet, dénote que les mots ont toujours une emprise sur elle.

La principale entrave à la lecture n'est plus la destruction des livres ou leur interdiction, ni même les menaces de représailles, mais l'absence de code pour les comprendre et les déchiffrer. L'ennemi le plus grand n'est donc plus la volonté du peuple au bonheur, mais le risque d'endormissement complet de l'esprit.

Il reste une autre grande source de frustration cachée dans cette société : l'inassouvissement du bonheur matériel relativement aux autres. En effet, la société se veut égalitaire mais il n'en est rien malgré les efforts déployés par tous dans ce sens. La violence déployée par les citoyens est un moyen de se défouler, voire de tuer l'autre.

La contestation de cette société vient de l'extérieur et de l'intérieur.

Il existe des individus qui vivent hors des villes, dans les déserts. Ils suivent les vieux rails de chemin de fer, en étant nomades ou habitant dans des maisons reculées. En faisant cela, ils libèrent leur faculté de pensée de la projection d'informations à outrance produite et imposée par la société.

On apprend qu'ils sont très nombreux, dans tout le pays. Certains ont même formé des familles et vont transmettre leurs savoirs à leurs descendants. Ce sont en majeure partie d'anciens professeurs, et Hommes de science, qui n'ont su se lever pour contester ce phénomène d'acculturation massif lors de son commencement. Ces derniers ont réussi à créer des techniques de pensée pour se remémorer les livres lus et ainsi recréer des livres. On se retrouve alors dans un nouveau paradigme manichéen où l'homme est à la fois la source de décadence de cette société, mais aussi potentiellement un agent du changement.

L'autre source de contestations provient d'individus qui se fondent dans la masse. Ils vivent parmi les citoyens mais d'une façon assez reculée par rapport à leurs semblables. Cependant cette technique est dangereuse, notamment à cause du fort taux de délation et de la police secrète. C'est le cas de Faber, de Clarisse ou encore de l'imprimeur de Chicago. Ils peuvent jouer un rôle actif, en voulant changer les choses, mais sont de fait passif : ils essayent en premier lieu de survivre face à leurs congénères.

Comme l'avènement de cette forme de société a été réalisé en douceur, il faudra un événement en rupture pour la détruire. C'est ainsi que la guerre prend tout son sens de destruction mais aussi de renaissance.

Résumé de l'ouvrage

1er partie : Le foyer et la salamandre.

Abordant un sourire crispé, un homme du nom de Guy MONTAG actionne l'igniteur de son « lance-flammes » dans le but de voir la transformation, sous l'action du feu, des livres. Cette action déclenche chez notre héros un sourire féroce, source d'un réel plaisir : celui d'incendier.

En rentrant de la caserne, après son service, Montag ressent chaque fois un sentiment étrange de présence à l'angle de sa rue. C'est à cet instant qu'il fait la connaissance d'une jeune fille, Clarisse McClellan, pour le moins en décalage avec la société décrite.

Elle a un visage menu, blanc, qui appelle la soif de connaissance et de curiosité. Vêtue d'une robe blanche, signe de pureté intérieure, elle nous est décrite comme respirant la vie. Elle se présente elle-même comme en contradiction avec la société. Fort de ses 17 ans, elle se décrit comme folle, sa famille est « bizarre », et change de sujets de conversation facilement, sans transition aucune.

Le dialogue engagé permet de présenter le décor de la société fictive.

On apprend que les pompiers n'ont plus le rôle d'éteindre les feux domestiques mais celui de les allumer dans le but de détruire les livres. Il semblerait même que la tâche qu'on leur connaît ait été oubliée avec le temps. Les pompiers représentent maintenant une crainte dissimulée pour les citoyens de par leurs capacités de destruction.

La société décrite n'accepte pas la déviance et repose sur un régime répressif à excès. Ainsi, l'individu qui ne respecte pas les limitations de vitesse minimales peut être mis en prison.

Les citoyens ne prennent plus le temps de penser, de s'intéresser aux choses qui les entourent.

En parallèle, la société s'adapte à ce mode de vie. Ainsi, par exemple, les Homes ont agrandi les panneaux publicitaires en fonction de la vitesse. La société est néanmoins réfractaire à certains excès, notamment au sein du foyer, ne serait-ce que par l'excès de lumière intérieure.

La conversation s'arrête sur une question posée à Montag : « êtes-vous heureux ? »

En rentrant chez lui, notre héros se remémore la rencontre qu'il vient de faire avec la jeune fille. Il se souvient alors avoir eu une conversation similaire avec un homme dans le parc l'année passée. La façon de se comporter de Clarisse était comme un miroir de ses faits et gestes, de ses émotions.

La maison décrite souffre d'un grand vide, exception faite de « quelque chose » au-dessus de la porte. La chambre, lieu de repos du corps et de l'âme, est peinte comme un mausolée froid, glacial.

C'est alors qu'il prend conscience que son bonheur n'est qu'une façade qui a été détruite par la jeune fille lors de leur conversation : il n'était pas heureux !

Lorsque Montag entre dans sa chambre, il fait une funeste découverte. Sa femme, Mildred, a fait une tentative de suicide avec une surdose de somnifères.

On apprend par la même occasion deux points importants : des bombardiers passent au-dessus de la ville, présage de temps difficiles à venir, et des « radios-dés », sorte d'écouteurs sophistiqués, sont indispensables à la vie de sa femme.

Les soins prodigués à Mildred nous permettent de découvrir beaucoup de cette société.

Tout d'abord, les techniques de médecine sont très avancées au point de pouvoir changer entièrement le sang des patients. De plus, ce ne sont plus des médecins qui se déplacent lors de ces opérations de « nettoyage », mais des individus « dégourdis ». On note l'absence totale de suivi psychologique après un tel acte, devenu banal dans cette société. S'il y a réparation du corps, il n'y a aucune prévention, ni réparation de l'esprit.

Montag, en attendant le réveil de sa femme, se laisse porter dans son jardin afin d'écouter les sons venus de la maison de sa voisine Clarisse.

On retrouve dans les paroles de son oncle les pensées précédentes de Montag sur les individus : il y en a trop et personne ne leur accorde de l'attention. Face à l'incessante torture que lui procure son esprit, lui aussi prend un comprimé pour fondre dans le sommeil.

Au réveil, Montag (re)découvre sa femme pleine de vie, ignorante de ses maux, mais surtout ne cherchant pas à les connaître. Les radios-dés sont toujours présents au plus proche de son cerveau.

Ce n'est finalement que l'après midi que Montag lui explique son acte de la veille. Selon ce dernier, Mildred avait du oublier les premières pilules consommées, ce qui lui fit en ingurgiter d'autres et ainsi de suite jusqu'à la fin du flacon. Sa femme nia en bloc, préférant lui parler de son activité de l'après midi : un sorte de représentation théâtrale personnalisée, programme diffusé sur des écrans de la taille d'un mur. Ces derniers coûtent très cher mais semblent indispensables au bonheur de Mildred.

Montag a du mal à comprendre l'intérêt de ces programmes, notamment cette représentation dans laquelle toute faculté de penser est nulle, les dialogues étant déjà écrits à l'avance. De plus, il semblerait que ces télé-écrans ont un effet sur la perception temporelle des individus en créant une dépendance, telle une drogue.

En sortant de sa maison, Montag fait alors la rencontre de Clarisse. Elle lui avoue aller consulter un psychologue, du fait de la pression sociale, afin de rechercher pourquoi elle s'adonne à des actes futiles, tels que marché sous la pluie, regarder les papillons, réfléchir... Ces actes sont condamnés par la société, qui tente de formater les individus dissidents vers une meilleure conduite.

Montag fait figure d'exception selon la jeune fille : il a les mêmes germes de « folies » qu'elle, contrairement aux autres individus, menaçant et n'accordant aucun intérêt pour leurs semblables.

En arrivant à la caserne, Montag doit faire face au Limier, une espèce de robot intelligent en forme d'araignée, doté de capacités de trac et d'extermination massive, outils essentiels dans le métier des pompiers. Ce dernier ne semble pas « aimer » Montag et l'a déjà menacé plusieurs fois par le passé

dans la caserne même.

Le capitaine, représenté comme un père pour les pompiers, le rassure sur les intentions du Limier : une machine n'est pas dotée de conscience. Au surplus Montag ne compte pas d'ennemi au sein des pompiers, il n'a donc aucune raison d'avoir la conscience troublée...

Lors de la semaine qui suit, Montag se lie d'amitié avec sa jeune voisine. Il lui avoue aimer les enfants, mais sa femme n'acceptera jamais d'en avoir. Ils font ensemble des choses considérées comme futiles pour la société, comme respirer des feuilles mortes, mais aussi des actes défendus car incompris et considérés comme déviants.

C'est à ce moment que Clarisse lui explique le fonctionnement du système éducatif. Il assomme les étudiants de connaissances, avec un emploi du temps millimétré, dans lequel la capacité de poser des questions est réprimée. Seules les connaissances techniques doivent être acquises dans le but de produire. Toutes autres formes de savoirs (tels que la philosophie ou l'histoire) n'ont pas de raison d'être.

Pour pallier l'absence de capacité de réflexion propre, les étudiants vont se défouler en casant des objets au parc d'attraction, ou en jouant avec leur vie en pilotant des voitures « tombeau ouvert ».

Il règne ainsi un niveau de violence élevé (meurtre, décès en voiture, ...) au sein de la société. Mais cette violence n'est pas réprimée, elle est même légitimée, du moment que les individus sont assurés.

De fait, les individus ne réfléchissent plus aux choses et ne parlent de « rien ». L'art est devenu superflu et vidé de sa substance. Les agents sont devenus passifs de leur propre vie et imitent au lieu de créer.

C'est alors que Clarisse disparaît subitement la semaine suivante, laissant un vide pour notre héros.

Durant son service, Montag demanda au capitaine Beatty ce qu'il advenait aux individus dont ils brûlent la maison. La réponse est directe : toute personne qui tente de berner le gouvernement est fou, donc à placer dans un asile. Le manuel des pompiers d'Amérique fait remonter l'origine des pompiers à 1790, avec B. Franklin. Leur rôle n'a pas changé depuis : détruire !

C'est alors que la sirène retentit, appelant ces hommes à leur devoir.

La procédure officielle pour l'intervention se décompose en plusieurs actes :

- Suite à une délation, la police vient bâillonner l'individu hors la loi.
- Les pompiers arrivent ensuite et purifient la zone.

Ces derniers ne font pas de mal aux personnes, mais aux choses. Ils ne pratiquent que du « nettoyage ». Les alertes sont toujours données la nuit afin que les autres citoyens puissent profiter du spectacle.

Toutefois, cette fois-ci, le rituel fut biaisé : la police n'a encore eu le temps de venir sur les lieux. La « préparation » de la maison s'est faite dans la précipitation en noyant tous les livres sous une couche de pétrole. Un problème survient lorsque la femme ne veut pas sortir de chez elle. Elle

menace les pompiers de mettre le feu elle-même aux livres et à sa maison. Ils doivent alors se résigner à la laisser mourir avec ses livres.

Néanmoins, un livre échappe à la fournaise : celui que Montag vole.

Sur la route du retour, les pompiers sont sous le choc, malgré les réconforts du capitaine, formulés à base de citations.

De retour chez lui, Montag cache le livre volé sous son lit. Il est ensuite sujet à une profonde mélancolie : il ne se reconnaît plus dans sa maison, pas plus que sa vie ou sa femme. Ni lui, ni sa femme ne se souviennent du lieu et de la date auxquelles ils se sont rencontrés. Les individus qui vivent dans cette société se sont vidées de leurs émotions, à un tel point que Montag avoue qu'il ne ressentirait rien face à la mort de sa femme. Toutefois, il exprime un sentiment de dégoût face à cette absence de sentiment, signe que rien n'est encore perdu.

De fait, les individus ressentent des émotions mais ne savent plus mettre de nom dessus. Les télé-écrans murales remplacent les émotions, les extériorisent, les lavent de leur but, et remplacent les Hommes lorsque se manifeste son intention d'expression. C'est le cas lorsqu'ils se mettent à rugir en réponse à la colère de Mildred. Les radios-dés et les écrans font office de catalyseur.

Le jour suivant, Montag ne va pas travailler en prétextant qu'il est souffrant. Sa femme n'exprime alors aucune compassion face à son état, préférant lui parler de sa « famille » sur les écrans. Finalement, elle ne lui apporte ni réconfort ni médicament.

Il avoue ensuite sa volonté de laisser tomber son travail quelque temps pour se reposer. Si Mildred n'accorde aucune attention à son travail ou à la femme qui s'est auto-immolée, elle ressent un profond dégoût pour toutes les choses qui pourraient rendre son mari chômeur. Son confort matériel n'a pas de prix, pas même celui de la santé psychologique de son mari.

En parallèle, on apprend que Montag n'a jamais eu la volonté propre d'être pompier, elle lui a été imposée par son père et son grand-père, en une sorte de reproduction sociale.

C'est à ce moment que Montag prend conscience des symboliques que représentent un livre : c'est une œuvre de l'esprit, construite par un être humain, facile de détruire, contrairement à sa construction. Selon lui, l'être à besoin de tourment, d'être stimuler pour s'épanouir.

C'est alors que le capitaine Beatty fait irruption au sein de la maison pour prendre des nouvelles de notre pompier. Comme à son habitude, il joua un rôle paternel avec Montag, lui expliquant qu'il avait deviné qu'il serait malade et qu'il pouvait prendre son temps pour se rétablir. Face à la stupeur de Montag, il lui explique qu'il était normal pour un pompier de passer par ces phases de repli sur soi. Pour cela, il développe les origines de la société actuelle.

Les phénomènes de masses sont apparus au 20^e siècle, les livres ont du s'adapter à la multiplication des lecteurs. Si avant les livres n'intéressaient que certains, ils ont du se vulgariser pour que tout le monde puisse les lire. De plus, la société s'est accélérée, entrain avec un phénomène de raccourcissement des émissions, et par répercussion, les livres ont du se résumer.

La scolarité a aussi subit de profond bouleversement, en étant notamment raccourcie. L'histoire, les

langues, la philo sont oublié. La discipline se relâche pour enfin n'être qu'ignoré. Il fallait trouver une réponse à cette question : « à quoi bon apprendre quand on peut tout avoir en appuyant sur un bouton ? » L'esprit absorbe de moins en moins, préférant la bonne humeur, les loisirs et les sports d'équipe.

En bref, l'avènement de cette société n'est pas venu d'en haut, elle est le fruit de la masse !

La technologie, l'exploitation de la masse et la pression des minorités ont permis l'avènement de cette société. Ils visent un seuil but : le bonheur de tous.

Le système scolaire produit des individus aptes pour un métier, pas pour réfléchir, critiquer, savoir ou encore créer.

La société rend égaux les hommes entre eux dès la naissance. Les enfants sont pris très tôt en charge par le milieu scolaire pour les soustraire de l'influence de leur parents. Chaque homme doit être à l'image de l'autre pour être heureux. La ressemblance devient une cause et une conséquence du bonheur.

Les livres représentent alors des fusils chargés de la différence, prêt à tuer le bonheur de chacun. Les pompiers se sont reconvertis alors des juges et destructeur de ces « choses impropres ».

Mais les livres ne sont pas les seuls éléments à être brûlés et oubliés : les hommes le sont aussi. Lors de la mort d'un individu, le corps, et par extension les souvenirs, est brûlé et oublié afin de continuer à être heureux.

On apprend alors des informations sur la famille de Clarisse. Cette dernière était surveillée de près par les pompiers. Clarisse ne cherchait pas le comment des choses mais le pourquoi.

Cette manière de penser conduit au malheur selon Beatty. Pour contrer cela, il propose de fournir aux individus non plus deux points de vue différents mais un seul, voire mieux : aucun. Il faut bourrer les individus de faits, de données inutiles, pour les empêcher de penser sous prétexte qu'un malheur inconnu n'en est pas un. Cela donne le sentiment de penser. Le meilleur moyen de rendre les gens heureux consiste à les faire penser automatiquement, notamment avec la distraction, voire la drogue.

En partant, Beatty explique qu'il était normal, voire courant, que les pompiers fument et ramènent des livres chez eux et fassent leurs propres expériences. Les livres offrent des points de vue différents mais rien d'utile.

À la suite de cette entrevue, Montag ressent une vive colère, un état de malheur prononcé. Pour combler ce manque, sa femme lui proposa une activité banale : conduire la voiture et écraser des animaux errants.

C'est alors qu'il sort d'au-dessus de la porte d'entrée une vingtaine de livres. Face à cela, sa femme est prise de panique au point de vouloir les brûler. Il réussit à la convaincre de les lire et, s'ils n'apportaient rien, d'assouvir sa volonté de destruction et de les brûler. Ainsi commença leur découverte d'une littérature oubliée.

2e partie : Le tamis et le sable.

Nous retrouvons Mildred et Montag entrain de lire dans le couloir durant toute l'après midi.

En lisant, les deux protagonistes sont perdus et n'ont pas les codes pour assimiler les connaissances. Mildred est réfractaire à la lecture de ces livres, sous prétexte qu'ils peuvent détruire tout son environnement, sa « famille », sa maison, ... Montag essaye de la raisonner. Pour cela, il dévoile un peu plus l'environnement dans lequel la société évolue.

L'Amérique a gagné deux guerres nucléaires depuis 1960, et mange à satiété, alors que le reste du monde meurt de faim. De plus, une guerre prochaine se profile.

Face au rejet de sa femme et l'incompréhension des livres, il se rappelle un événement qui a eu lieu un an auparavant, dans un square public, avec un vieil homme du nom de Faber. Cet ancien professeur d'anglais a été surpris par Montag entrain de lire un livre.

Il lui téléphone pour savoir combien d'exemplaires il reste de différents livres. Faber ne pouvant répondre en sûreté au téléphone raccrocha. Il prit alors la décision de le retrouver pour discuter avec ce dernier.

Avant de prendre le métro pour rejoindre Faber, il demande à sa femme quel livre il devait rendre à Beatty, gage de son retour dans le « droit chemin ». Toutefois, il ne peut se résigner à en bruler un sans l'avoir photocopié préalablement. Au moment de dire au revoir à sa femme, il lui demande si sa « famille » l'aime vraiment. Elle ne lui répond pas.

L'origine du titre de cette deuxième partie est expliqué par la métaphore de la personne qui essaye de remplir le tamis avec du sable et son sentiment d'engourdissement intellectuelle. Les deux (le sable et l'engourdissement) finiront par disparaître avec le temps.

Pour contrer ce phénomène, il a l'idée de lire très rapidement la bible afin de pouvoir en conserver ne serait-ce qu'une petite partie. Toutefois, l'environnement du métro, la publicité, et la réaction des voyageurs font germer dans sa tête un bruit si intense qu'il ne peut se concentrer. La société elle-même, par sa construction de la vie publique, limite les facultés cognitives des individus.

C'est un Faber pâle, peureux et méfiant qui lui ouvre la porte. Ce dernier, à la vue du livre volé gagne en confiance. Il lui dit que lorsqu'il était jeune, il existait un tas de livre, avec des parfums différents. Ensuite, il se qualifie de lâche face à son manque d'entrain lorsque les pompiers ont été reconvertis et les livres brûlés.

Montag recherche auprès de cet homme de l'écoute et la faculté de comprendre les livres. Faber explique que ce ne sont pas les livres dont on a besoin, ils ne sont qu'un réceptacle pour ne pas oublier, au même titre que peut l'être la télévision ou la radio.

Il y a de la magie dans les livres pour trois raisons :

- D'abord, il y a de la vie dans les livres de qualité, des détails, de la texture de l'information. C'est ce qui pose problème aujourd'hui : les gens ne veulent pas avoir plusieurs visions de la vie, mais une vision unique et heureuse.

- Ensuite, nous avons le loisir de les assimiler. Les sources de joies actuelles ne permettent pas de penser, elles imposent une vision du monde. La possibilité même de fermer un livre le rend inoffensif, contrairement aux télé-écrans qui hurlent la raison sans pouvoir les stopper définitivement.
- Enfin les livres donnent le droit d'accomplir des actions fondées sur les deux précédents préceptes.

Pour essayer de changer les choses, Montag expose l'idée d'introduire des livres dans les maisons des pompiers afin de créer des incendies et réveiller les populations. Faber se lance ensuite sur un ensemble de plan pour recruter des individus en mal de lecture, d'anciens professeurs ou acteurs de théâtres.

Toutefois, ils reviennent vite à la réalité : le problème n'est pas les pompiers, c'est la société qui a arrêté de lire, qui s'est détournée de cette vision du monde. C'est alors qu'il expliqua que la guerre doit débiter avant de pouvoir lancer leur plan à exécution. La guerre représente la fracture nécessaire pour le renouveau.

Lorsque Faber veut le mettre à la porte du fait de l'impossibilité du plan, Montag commence à détruire la Bible qu'il a apportée. Il se résigne alors à suivre Montag. Ce dernier accepte de lui donner de l'argent afin de faire imprimer de nouveaux exemplaires des livres. Il explique aussi le problème qu'il rencontre avec Beatty qui a réponse à tout. Pour ne pas le laisser seul, Faber lui donne une oreillette radio pour pouvoir écouter et parler à Montag.

L'approche de la guerre est de plus en plus présente dans la lecture du roman.

Montag se pose alors des questions existentielles sur ses actes : est-il réellement maître de ses choix ? Mais Faber lui répond qu'il est déjà le maître, ne serait-ce qu'en posant la question.

De retour chez lui, Montag se trouve en compagnie de sa femme avec deux de ses amies.

Il éprouve de plus en plus de mal à contrôler ses nerfs face à la bêtise et la violence que déblatèrent les trois télé-écrans. Montag éteint alors les téléviseurs, avec une irritation non dissimulée des trois femmes. Il leur demande ensuite quelles sont leur opinions sur la guerre à venir. D'une seule voie, ce sera une guerre éclair, rapide et efficace.

Les femmes présentes ne ressentent aucun sentiment pour leur mari ou leurs enfants, et par extension pour quiconque. Seul leur plaisir personnel importe. Face à l'absence de bruit et l'extinction des télé-écrans, les femmes se sentent de plus en plus mal à l'aise, au point de transpirer. C'est alors que Montag a l'idée de discuter. La réaction des femmes est sans attente très vive.

La thématique d'avoir des enfants divise cependant le groupe. L'une pense que c'est une aberration d'en avoir, l'autre que c'est le devoir naturel. Toutefois, elles avouent toutes ne pas s'en occuper du tout.

La politique représente tout aussi un sujet de conversation futile : les élections se résument à un homme beau et charismatique, « Winston Noble » ; et un autre laid, hideux, difficile à comprendre,

« Hubert Hoag ».

C'est alors que Montag sort de ses gonds et présente un livre de poésie aux trois femmes.

À la lecture d'un poème, l'une veut immédiatement rentrer chez elle, alors que l'autre fond en larmes. Mildred tente alors de sauver les apparences en expliquant que Montag a voulu leur faire une surprise et prouver que ce qui est écrit dans les livres est bel et bien dépourvu de sens. Cette idée est reprise par Faber qui avait suivi la conversation depuis le début. La réaction de la femme qui pleure est stupéfiante. Elle se met à sermonner Montag en lui disant que la poésie exprime la souffrance, des sentiments impropres.

Montag les flanque alors à la porte en les insultant, puis il cache les quelques livres que sa femme n'a pas encore détruit dans le jardin. Faber lui conseille être patient avec les autres individus. Il redonne à Montag l'envie de poursuivre sa vie d'autrefois encore quelque temps afin de tromper les ignorants et poursuivre leur projet.

Montag du alors partir à la caserne pour obéir à ses obligations professionnelles. Il donne à Beatty un livre, que ce dernier jette immédiatement dans le feu. En attendant les éventuelles alertes, les pompiers jouent au poker. Le capitaine, dernière ses faux airs de vouloir lui souhaiter la bienvenue, se sert de ses connaissances pour le troubler. Ainsi, il l'assène de citations variées, lui attachant des propos qu'il n'a pas dit, ou même pensés, pour le duper, le rendre sceptique, mais surtout pour l'empêcher de penser. Faber, témoin de tout le discours depuis l'écouteur, reste au côté de Montag afin d'analyser les paroles de Beatty.

Mais, alors qu'il veut répondre, la sirène retentit. Les soldats du feu sont appelés sur un nouveau foyer. La salamandre, le camion de pompier, s'arrête devant chez Montag.

3e partie : l'éclat de la flamme.

Arrivée sur les lieux du crime, le capitaine sermonne Montag sur ses échanges avec Clarisse. Pour lui, ils n'étaient que futiles, voués à la destruction. C'est alors que Montag croise Mildred. Il comprend alors que c'est elle qui a donné l'alerte. Elle ne lui prête aucune attention. Le feu représente alors un moyen de dissiper la responsabilité et les conséquences.

Ne pouvant s'enfuir du fait de la présence du Limier, Montag ne peut qu'obéir aux ordres et met le feu à sa maison et aux livres.

Lorsque Faber lui dit de s'échapper dès son travail fini, Beatty lui assène un coup sur la tête, ce qui fait sortir l'oreillette. Beatty découvre donc que Montag est en contact avec un tiers, et le menace de remonter à la source pour trouver Faber et le condamner.

Indépendamment de sa volonté, Montag, toujours sous les insultes et menaces de Beatty, libère le cran de sécurité de son « lance-flammes » et tue Beatty. Il assomme ensuite les deux autres pompiers. C'est alors que le Limier passe à l'attaque, réussissant à lui injecter une légère dose de

« Procaïne », un dérivé de la Morphine, dans la jambe avant de se faire détruire par le feu.

Avec sa jambe engourdie, Montag récupère les quelques livres qui ont été épargnés par le feu.

C'est à ce moment seulement qu'il réalise que Beatty voulait mourir. Depuis son arrivée à la caserne, ce dernier n'avait pas arrêté de l'énerver, le mettre en porte-à-faux, dans le but de le pousser au crime. Il se surprend à regretter violemment de l'avoir tué.

En route pour rejoindre Faber, il entend dans un coquillage-oreillette son signalement sur la chaîne de la police. De son statut de pompier, il passe à un statut de criminel en fuite. La police déploie alors des hélicoptères pour le rechercher.

Allez chez Faber est une aberration, il ne peut s'y cacher, mais il n'a pas le choix. En effet, il doit le voir, ne serait-ce que quelques minutes, afin de réaffirmer sa foi, de savoir qu'il existe d'autres hommes qui partagent sa vision.

Il entre dans une station service en cachette afin de se laver et entend alors que la guerre tant redoutée est déclarée.

On le suit dans sa fuite, notamment quand il doit faire face à un obstacle de taille : la traversée d'une route (les automobilistes se comportent en meurtrier pour décharger leur fureur). Après un rapide calcul sur le temps de la traversée, il s'engage alors qu'une coccinelle pointe ses phares sur lui au loin. Il croit au départ voir la police et, par peur d'être découvert, n'accélère pas le pas. Ce n'est que quand la voiture est toute proche qu'il se met à courir. Il trébuche en sentant sa dernière heure arrivée. C'est alors que la voiture fit une embardée pour l'éviter. Ce n'était pas la police mais des jeunes qui « s'amuse » à écraser des personnes. Il ne doit sa survie qu'au fait d'être tombé à terre : la voiture aurait décollé et tué ses passagers s'il l'avait écrasé. Cette dernière fait ensuite demi-tour, mais Montag est déjà loin.

Il profita de sa fuite pour passer chez Madame Black, femme de pompier, pour y déposer quelques livres afin de mettre son plan à exécution.

Arrivant chez Faber, il lui explique rapidement tout ce qui vient de lui arriver. Montag ne peut pas rester longtemps au risque de compromettre son ami. Faber lui avoue se sentir très vivant du fait de cette nouvelle expérience.

Il lui explique ensuite qu'il existe des camps de vagabond dans le désert, hors des villes, et qui partagent leurs idéaux. Ils lui offriront une protection s'il les rejoignait. Pour cela, il doit passer par la rivière et suivre ensuite les rails de chemin de fer.

C'est alors que le téléviseur de Faber les informe que la police déploie un second Limier pour traquer Montag. Lui vient alors l'idée de nettoyer la maison (fauteuils, vêtements et tapis) de son odeur afin que Faber ne soit pas inquiété.

Quelques minutes après son départ, le limier s'arrête devant la maison de Faber « nettoyée »... pour repartir ensuite dans la direction de Montag.

Aux fins de retrouver le fugitif, la police demanda à tous les citoyens de se lever et de regarder dans leur rue s'ils le voient, tel un jeu avec un décompte. Juste avant l'ouverture des portes, Montag

réussit à sauter dans le fleuve, se déshabille et se verse du whisky sur le corps. Après avoir dérivée sur 300 mètres, le limier atteignit enfin la berge... pour repartir une fois de plus dans une autre direction, celle de la ville.

Montag est enfin seul. C'est à ce moment qu'il (re)prit conscience de la nature, de la lune, du soleil et des étoiles Il repense aussi à sa femme, se demandant comme elle réagirait face à cette situation.

En quittant le fleuve, il se met à rêver d'une vie dans un fenil, avec des animaux et Clarisse. Tout ce qu'il désirait lui semble offert à ce moment, et il aura du temps pour y réfléchir.

Après une demi-heure de marche, il trouve un feu de camps, un feu spécial pour lui, inconnu, qui ne détruit pas mais qui réchauffe. Cinq hommes, dont Granger, leur chef supposé, l'invitent à partager leur compagnie. Ils lui donnent à boire du café et un liquide qui change la signature corporelle, afin de le rendre indétectable par le Limier. Ces hommes connaissent son nom car ils ont une télévision portable et suivent sa traque.

Ils assistent ensemble à la fin de la chasse : le Limier trouve une personne au hasard et le tue. La police assure ensuite qu'il s'agit bel et bien de Montag et le programme TV habituel reprend comme si de rien n'était.

Le groupe de vagabonds lui expliquèrent qu'ils avaient des techniques pour ressortir des livres lus de la mémoire de gens. Eux aussi brûlent des livres après les avoir lus, mais dans le but de ne pas être inquiété par la police.

L'organisation de Granger est très souple. Les hommes n'ont rien sur eux qui peut les incriminer. Ils sont des milliers qui attendent que la société veuille bien les écouter. À défaut, ils transmettent leur savoir à leurs enfants, malgré les pertes que cela induit.

Ils fondent leurs espoirs sur la guerre. Après cette dernière, il y aura une année où ils pourront réécrire des livres. Malgré leur apparence de vagabonds, ils ont les germes du pouvoir en eux.

Très vite, ils voient passer des avions qui vont raser la ville sous des bombes. Montag pense alors à sa femme mais n'éprouve aucun sentiment pour elle. Il apprend qu'une personne importante n'est pas pleurée pour ce qu'elle est mais pour le manque qu'elle procure quand elle disparaît. En effet, ses actions ne seront plus jamais reproduites. Peu importe ce que tu fais, tant que tu touches une chose et que tu l'as transformée, que tu donnes une partie de toi. Les individus doivent vivre comme s'ils allaient mourir dans les 10 secondes.

C'est alors que Montag imagine sa femme mourir dans les bombardements et après cela, il se rappelle enfin où il l'avait rencontré pour la première fois, dans la ville de Chicago.

Une nouvelle aire commence : maintenant que la société ancienne est détruite, les hommes vont avoir le temps pour emmagasiner les « choses », des connaissances, du temps, des pensées, des émotions,...

Granger informe Montag qu'il faut retourner en ville pour aider les survivants, c'est leur devoir en attendant que les citoyens soient prêts à relire.

Le feu reprend alors une symbolique de renaissance avec l'image du phénix, animal mystique qui renaît de ses cendres.

Principales conclusions et critiques

La société dépeinte par Bradbury se centre autour de la volonté d'un peuple de rechercher le bonheur matériel de tous et la paix sociale. En voulant tendre vers cette utopie, les Hommes et l'État vont se rendre responsable de cette contre-utopie.

En effet, fort d'une production de biens matériels et immatériels grâce à la société capitaliste de consommation, la société s'est accélérée. La conséquence majeure de ces avancées technologiques est le développement de courants contestataires dans la société même. En effet, selon Tocqueville, plus vous accordez de liberté aux êtres humains, plus il va en demander davantage.

Pour répondre aux différentes demandes des minorités se développant en même temps que la société, un principe d'égalité stricte a été mis au point. Apparaît alors le paradoxe de minorité. Ces dernières veulent se démarquer de la majorité pour survivre. En leur accordant les mêmes droits, mais surtout les mêmes connaissances, les mêmes idées et les mêmes processus de pensée, les minorités ont disparu en étant assimilés (effacés) dans la masse.

Le moyen développé pour répondre à leurs exigences est la recherche d'un consensus universel entre les individus « par le bas ». Il a fallu gommer toutes les dissensions, les différences, et les sources de ces différences pour accéder à une société « parfaite ». Cependant, en gommant cela, les individus se sont tout simplement retirés leur capacité de penser, de réfléchir.

Ce mécanisme n'aurait pas été possible si l'État n'avait joué un rôle actif en prenant le relais des individus. Il est fallacieux de croire que le changement est venu d'en haut, il est venu d'un bas. Les hommes se sont mis d'accord pour réguler leurs capacités cognitives grâce à l'organe supérieur et ses déclinaisons (écoles, polices, pompiers,...).

Toutefois, l'État n'a qu'un rôle punitif dans des cas extrêmes, notamment lors de la possession de livres. Pour les autres formes de déviances, comme réfléchir et respirer les feuilles mortes, les hommes se chargent eux-mêmes de faire la police et d'extraire les individus au groupe, comme c'est le cas pour Clarisse.

Cependant, ce processus est sorti du contrôle des individus lorsqu'ils ont abandonné par la même occasion leur capacité de décoder les livres. En passant du statut d'acteur, d'agent, à celui de spectateur, purement passif, l'asservissement de l'Homme par l'Homme devient total.

À la différence d'un asservissement classique, avec une tête pensante, cette domination joue comme un mouvement perpétuel sans moyen de régulation. Or il est bien connu que, lorsqu'une politique s'auto-alimente, cela devient la porte ouverte à toutes les dérives possibles.

Néanmoins, il existe une sortie possible à ce qui semble être une impasse pour l'esprit. La révolution décrite par les hommes dans le désert se base sur l'avènement de la guerre. Elle est vue comme un moyen de contestation et de remise en cause du pouvoir. Son rôle destructeur devient créateur, sauveur de la culture. L'approche manichéenne prend tout son sens à ce moment, comme le feu vécut tout au long du roman comme destructeur mais qui devient à la fin, source de chaleur et d'apaisement.

Actualité de la question

L'auteur critique la volonté des individus à présenter une seule pensée dans le but de tendre vers le bonheur. Les individus ont besoin de faire travailler leur esprit pour savoir, connaître et goûter au bonheur. La critique présentée par Fahrenheit 451 est toujours autant d'actualité.

Si nous ne brûlons plus de livres aujourd'hui dans nos pays développés, il serait faux de vouloir généraliser cette situation et de croire que c'est le cas de tous les pays du Monde. En effet, l'année dernière encore, des manuscrits de la bibliothèque de Tombouctou ont été détruits par des milices islamistes.

De plus, il existe encore beaucoup de moyens pour brider les auteurs. Tout d'abord, il existe des moyens légaux pour faire interdire des parutions, par exemple en poursuivant les éditeurs devant la justice. Dans des cas extrêmes, l'être humain peut être menacé physiquement, tels que Salman Rushdie et la « Fatwa » levée à son encontre, ou encore l'assassinat de (Federico García Lorca).

De fait, les médias de masse, l'abondance d'informations « futiles », et la consommation à excès de toutes formes de savoir, mais surtout leur utilisation, peuvent limiter la pensée. La société sur laquelle Bradbury se fonde est celle de l'Amérique des années 50, empreinte d'un mouvement, le maccarthysme, qui joue sur la peur.

Aujourd'hui, les médias de masse et la consommation n'ont jamais été aussi développés. N'importe qui peut avoir accès à toutes formes de connaissances quasi-immédiatement grâce à internet, en un seul clic. En réalité, nous sommes déjà noyés sous un flot incessant d'information d'une qualité très douteuse (journaux gratuits, chaînes d'informations permanentes,...). On peut aussi déplorer la baisse constante du nombre de lecteur de journaux papiers et leur disparition, lectures qui ont un réel parti pris.

De plus, la volonté de réduire la pensée se fait ressentir actuellement dans les différents actes de prévention imposées par la justice pénale alors que la condamnation serait préférable. L'actualité nous le démontre encore (l'affaire Dieudonné).

Il existe toutefois une note d'espoir très importante dans son œuvre. En effet, même si c'est l'Homme qui a voulu cette situation, c'est aussi ce dernier qui va l'en sortir. La question à se poser est à quel frais ? Si aujourd'hui, nos sociétés sont empêtrées dans une crise culturelle, le salut vient de son fort intérieur. Il ne faut pas avoir peur des différences de chacun et les cultiver. Notre diversité est une force inestimable. Nivelé par le bas les cultures de chacun en prenant la plus pauvre comme cible utopique reviendrait à en créer une nouvelle dépourvu d'essence. C'est une forme de meurtre, de rejet identitaire.

Il ne faudrait pas remettre en cause l'idéologie de ce livre sous prétexte que le maccarthysme est une époque révolue. Au même titre que 1984 est toujours d'actualité, même si cette prophétie ne se réalisa pas en 1984, Fahrenheit 451 nous expose toujours des concepts à garder présent dans nos

mémoires.

Dans ces conditions, la peur des critiques et des menaces, que soulèvent certaines paroles, relayées par les réseaux sociaux, ne va-t-elle pas engendrer un mouvement de réduction de la pensée, sous prétexte du politiquement correct ? On peut alors se demander si l'autocensure des individus n'est pas le signe d'une société qui va mal ?